

Autor/-in: Thierry Hillériteau
Seite: 35,36

Druckausgabe: Hauptausgabe
Mediengattung: Tageszeitung

« Napoléon » d'Abel Gance : en avant la musique !

« Napoléon » : une partition de 33 kg

Thierry Hillériteau

Après une restauration qui aura duré quatorze ans, le film va être projeté en ciné-concert avec une nouvelle bande originale interprétée par les orchestres de Radio France. Une épopée musicale. Page 36

Pour accompagner la restauration du film d'Abel Gance, une nouvelle bande originale a été composée. Un travail de titan.

C'est la bande originale de tous les superlatifs : 7 heures de musique, 48 compositeurs, 148 extraits musicaux, puisés dans 104 oeuvres, dont la composition s'étale sur près de 200 ans. Des morceaux classiques allant de Haydn à Penderecki. Cousus main sur les images par le compositeur Simon Cloquet-Lafolloye, pour constituer une partition d'un seul trait, de 1 500 pages et 33 kg. Enregistrée par plus de 250 musiciens, lors de 50 sessions d'enregistrement de 3 heures chacune, étalées sur 2 saisons et demie. Quelque 2 000 prises, 13 semaines de montage son, 1 000 heures de mixage...

Michel Orier l'avoue : « Nous n'avions jamais rien fait de cette ampleur auparavant ! » Sur proposition de la Cinémathèque française, le directeur de la musique à Radio France a jeté toutes les forces de la Maison ronde dans la bataille de la résurrection du Napoléon d'Abel Gance au moment du bicentenaire de l'Empereur, en 2021. Il se souvient de la demande de Frédéric Bonnaud, directeur de la Cinémathèque. « La restauration du film arrivait à son terme. Il m'a demandé si ça nous intéressait d'enregistrer les musiques. Et m'a juste dit : "Il nous faudrait la bande dans trois mois." Je lui ai expliqué que ce serait compliqué dans les délais impartis. Il a laissé tomber le délai et on s'est mis au travail. » Très vite, Orier et les délégués musicaux des deux orchestres de Radio France, Johannes Neubert, pour l'Orchestre national de France, et Jean-Marc Bador, pour l'Orchestre phil-

harmonique de Radio France, mesurent l'ampleur du projet. « Tout était démesuré. La durée, le nombre de pages, le nombre de compositeurs... Au début, cela nous a laissés un peu perplexe. Mais, très vite, on s'est fixé un cap. Il nous fallait planifier sur plusieurs saisons les sessions d'enregistrement. Savoir quelle pièce serait enregistrée par quelle formation. On ferait appel à un seul chef pour enregistrer

toute la BO : Fabien Gabel. Un projet comme celui-là n'arrive pas tous les ans ! » Et pour celui qui, dès son arrivée à la direction de la musique de Radio France, a fait du retour des musiques de film l'une de ses priorités, l'occasion était belle. « D'autant qu'il y avait dans la démarche patrimoniale de la résurrection de ce Napoléon quelque chose qui résonnait avec ce que nous avons commencé avec Bertrand Tavernier, en recréant

les bandes originales disparues du cinéma français, comme celle de La Grande Illusion, dont on avait fait reconstituer la partition. » Cette démarche patrimoniale, David Rivière, violoniste à l'Orchestre national de France, y est lui aussi sensible. « La première fois qu'on nous a parlé du projet, j'étais à la commission de l'orchestre. Au début, cela nous paraissait très flou. Mais, lorsque Joël Daire, directeur du patrimoine de la Cinémathèque, nous a raconté les détails de la folle entreprise de la restauration du film, on a réalisé notre chance de participer à cette aventure », confie le musicien, cinéphile à ses heures perdues. Car, pour saisir l'importance de la musique dans cette résurrection du Napoléon, véritable emblème du cinéma muet français des années 1920, il faut revenir à la source de cette nouvelle restauration du film, entamée

il y a quatorze ans ! Tournée en 1925 et 1926 par un Abel Gance d'à peine 35 ans, cette épopée filmique unique, tant

pour son caractère avantgardiste que pour sa profonde subjectivité, fit, de la part de Gance lui-même, l'objet de nombreux remaniements et versions. La première, présentée à l'Opéra Garnier le 7 avril 1927, durait « à peine » quatre heures. Un mois plus tard, une deuxième version, de neuf heures et demie, sera présentée aux professionnels au Théâtre Apollo, dont dérivera une version finale, dite grande version, de sept heures, destinée à l'exploitation commerciale. C'est celle-ci que le réalisateur Georges Mourier, expert de Gance, mandaté par la Cinémathèque pour expertiser les différents fonds du cinéaste, est parvenu à reconstituer après quatorze ans de recherches. « Bien sûr, on n'arrive pas à la fin de la restauration d'une cathédrale de lumière comme l'est ce Napoléon en se disant que ce sera la dernière, sourit ce dernier avec humilité. Mais, aujourd'hui, je pense que la version présentée à partir du mois prochain, en ciné-concert, à La Seine musicale, puis tout l'été à la Cinémathèque, constitue certainement 90 % du film tel que Gance l'avait imaginé pour la grande version du Théâtre Apollo. » Une version approuvée par la fille d'Abel Gance, Clarisse Gance. « Elle était à la présentation de la première partie du film en ouverture de Cannes Classics, le 14 mai dernier, et elle a été très émue, raconte Mourier. Elle a insisté pour saluer ensuite Simon Cloquet-Lafolloye, le compositeur qui s'est chargé de remettre cette version restaurée en musique, en puisant, comme le

voulait la tradition, dans le grand répertoire. Et elle lui a dit que, même si elle avait quelques réserves, il avait compris le film et respecté l'esprit de son père. » Un compliment en or. Car Georges Mourier assure qu'Abel Gance filmait en musicien. « Il parlait de ses films comme d'une musique de la lumière. C'est cette musique que je me suis efforcé de retrouver dans le silence de la salle de montage, avec ma mon-

teuse, Laure Marchaut, qui mériterait une médaille pour m'avoir supporté pendant quatorze ans dans cette quête ! », s'amuse-t-il.

S'il compare volontiers ce travail de restauration à la reconstitution d'une partition qu'il lui aurait fallu remettre dans l'ordre, il souligne les nombreuses analogies entre le cinéaste et le monde de la musique.

« Il se comparait parfois aux compositeurs. Comme lorsque, en 1979, au Festival de Telluride, après avoir vu la version restaurée par Brownlow, il avait piqué une colère en expliquant que le cinéma c'était mathématique,

c'était comme la musique : s'il manquait trois images, c'était comme supprimer trois mesures d'une partition, il fallait tout refaire. Cette musicalité de l'image chez Gance est primordiale. C'est ce qui fait la sensualité de sa manière de filmer. De même qu'il a un sens aigu de la polyphonie. Comme lorsqu'il invente ce système de triptyque à la fin, qui, du simple panoramique, passe au thème et variation. Après avoir triplé le défilement vertical, il le double par une association horizontale des images ! C'est très musical. » Cette musicalité, Simon Cloquet-Lafolloye affirme l'avoir ressentie d'un bout à l'autre des sept heures de cette grande version Apollo du film muet. « Sur le plan visuel, ce film est déjà un immense poème symphonique. Par son montage, sa dimension symboliste, sa double tempête, ses surimpressions (la séquence de la bataille de polochons n'en compterait pas moins de seize !, NDLR), ses trouvailles et ses expérimentations dignes de Berlioz, sans parler de son souffle épique... »

Le compositeur et arrangeur s'est très vite pris au jeu de ces surimpressions cinématographiques, au point de proposer les siennes. « C'était juste avant le confinement, se souvient-il. J'ai fait une première démo d'une heure vingt. J'avoue que la contrainte de départ, utiliser un répertoire symphonique préexistant pour l'assembler dans une démarche d'auteur, m'a paru d'abord un peu obscure. Mais, dès que j'ai été directement confronté aux images de Gance, j'ai compris à quel point l'idée était géniale. On allait créer quelque chose qui n'allait ressembler qu'au Napoléon d'Abel Gance, et pas à la musique d'un seul compositeur. Sans compter qu'aucun compositeur original ne saurait être génial pendant sept heures d'affilée ! » Gance ne l'aurait sans doute

pas contredit. Pour la présentation de la version opéra, à Garnier, en avril 1927, c'est le même principe de collage de musiques symphoniques préexistantes qui avait été privilégié... Pas moins de trois ans de travail lui auront été nécessaires pour venir à bout de cette partition de 1 500 pages, pour laquelle il a pris un malin plaisir à puiser dans des musiques parfois méconnues, de Benjamin Godard à Gabriel Dupont,

en passant par Philippe Gaubert, Guy Ropartz, Albéric Magnard, Anatoli Liadov... « Je ne voulais pas étouffer le film avec des rengaines trop connues », justifie-t-il. Des musiques parfois très antinomiques, aussi. Faisant lui-même acte de surimpression. Véritable coloriste du noir et blanc. Jouant du contrepoint musical en virtuose. Comme avec cette Barcarolle des Contes d'Hoffmann, qui referme le « bal des victimes » en une envoûtante symphonie de lumière. Ou ces pièces de vielle à roue qui s'accrochent à la dureté des Pièces pour orchestre de Webern ou de la Passacaille de la Troisième symphonie de Penderecki. Et surtout cette Sixième de Mahler, qui se transforme en Ave verum de Mozart à la fin, dans un geste quasiment mystique. « Gance était le cinéaste de l'invisible », rappelle Georges Mourier. Qui se réjouit tout autant de ces confrontations inattendues avec les musiques de Webern ou de Penderecki. « Gance était toujours à l'affût, y compris en musique. J'ai une fabuleuse anecdote de Michel Magne, qui avait fait la musique de son dernier film. Dans les années 1960, Magne avait organisé une soirée privée expérimentale autour des infrasons. Au bout de cinq minutes, dans la salle, des gens s'évanouissaient, vomissaient, tout le monde commençait à lui hurler dessus lorsque

Gance a débarqué pour prendre sa défense en le qualifiant de visionnaire », lâchet-il dans un éclat de rire. Avant de saluer une nouvelle fois le travail de Simon Cloquet-Lafolloye : « Pour que cette restauration soit une réussite et que la dimension musicale du cinéma intérieur de Gance soit respectée, il fallait qu'un artiste s'installe dans cette partition visuelle. C'est ce qu'a fait Simon. À aucun moment il ne prend le film au pied de la lettre. Par exemple, pour le siège de Toulon, lorsqu'il fait alterner Beethoven et Liszt avec Tchaïkovsky et Wagner, on n'est pas seulement sabre au clair, mais aussi dans la boue, comme dans les images de Gance. Loin de la seule légende napoléonienne, il faut

aussi se figurer ce que ces images ont pu évoquer au public de 1927, dix ans après Verdun. » Cet immense arc de répertoire, allant du plus connu au plus méconnu, de Mozart à Wagner, en passant par Haydn, Berlioz, Penderecki, c'est le principal défi auquel Frank Strobel sera confronté. Les 4 et 5 juillet prochains, le chef allemand présidera aux ciné-concerts qui lanceront la présentation du film au public. Ils seront suivis par la diffusion - avec la bande-originale enregistrée par Gabel - cet été à la Cinémathèque ainsi qu'au Festival Radio France de Montpellier, mais aussi dans les salles Pathé, avant diffusion sur France Télévisions et Netflix Spécialiste du ciné-concert et d'Abel Gance, le chef ne quitte pas la partition depuis neuf mois. « Heureusement qu'elle est en quatre parties parce qu'avec ses 33 kg c'est pire que la Tétralogie », dit-il en riant. Avant de préciser qu'il met un point d'honneur à tout connaître par cœur. « Je ne veux pas diriger au clic, mais à l'image, comme autrefois. Je considère le film comme un partenaire de musique de chambre. Je veux respirer avec lui, interagir avec ses tempi, ses mouvements de caméra, le jeu des acteurs », précise-t-il. En soulignant lui aussi la dimension opératique du cinéma de Gance. « Il est le Wagner du septième art. Je suis convaincu que si Wagner avait fait du cinéma, il aurait filmé comme lui. D'ailleurs, leurs manières de bâtir de grands récits par l'intime, de faire se côtoyer le sublime et le trivial, de suspendre le temps avec de longues séquences lyriques, sont parfois très proches. » Un avis partagé par David Rivière. « Ces ciné-concerts, c'est un peu comme une promesse d'opéra. On sait déjà qu'on va se disputer les bonnes places dans l'orchestre pour voir l'écran », glisse-t-il avec malice, se réjouissant de prolonger cette aventure commune à toutes les forces musicales de Radio France sur scène. « Cela montre que seule une maison comme la nôtre, avec l'ensemble de nos forces musicales, est capable de mener à bien un tel projet », se réjouit Michel Orier. Ce que confirme Georges Mourier : « Ce Napoléon n'est pas un objet industrialisable. C'est une oeuvre qui repousse les limites de l'imaginaire, et ce ciné-concert est à sa démesure. » - Ciné-concert à La Seine musicale (92), les 4 et 5 juillet. Projection à l'Opéra de Montpellier (34), les 18 et 19 juillet, ainsi qu'à la Cinémathèque française cet été.

« Seule une maison comme la nôtre, est capable de mener à bien un tel pro- que à Radio France
avec l'ensemble de nos forces musicales, jet » Michel Orier directeur de la musi-

Wörter: 2138

© 2024 PMG Presse-Monitor GmbH & Co. KG